

Transferts culturels,  
presse et périodiques:  
de la *Gazette d'Augsbourg* à la  
*Revue de métaphysique et de morale*



Bandeiras da Alemanha e da França, fotografias, montagem (detalhes).

*Michel Espagne*

Doutor pela Paris IV-Sorbonne. Pesquisador do Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS-ENS Transferts Culturels). Autor, entre outros livros, de *Les transferts culturels franco-allemands*. Paris: PUF, 1999. michel.espagne@ens.fr

## Transferts culturels, presse et périodiques: de la *Gazette d'Augsbourg* à la *Revue de métaphysique et de morale*

Michel Espagne



À l'exemple de la *Gazette d'Augsbourg* et de son collaborateur le plus illustre, Heinrich Heine, la presse allemande du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle se focalise sur la situation sociale, politique et artistique de Paris, laboratoire traditionnel des révolutions. Comme bien d'autres la *Revue de Métaphysique et de Morale* à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et son directeur le fichtéen Xavier Léon (1868-1935) n'a d'intérêt que pour la philosophie allemande, sa manière de penser le monde et les possibilités d'en tirer profit sans s'y asservir. Il y a là matière à parler de transfert culturel. Mais pour analyser ce phénomène ressortissant à l'histoire du livre il convient de le situer dans le cadre plus large des analyses de transferts culturels.

### Quelques dimensions de la notion de transfert culturel

La recherche sur les transferts culturels s'est efforcée de tester de nouvelles possibilités de dépasser le cadre national de l'histoire culturelle et d'examiner le processus de déplacement d'un objet culturel d'un contexte initial vers un contexte d'accueil.<sup>1</sup> L'accent est mis sur le rôle des différents médiateurs (voyageurs, traducteurs, libraires, éditeurs, collectionneurs) et sur l'incorruptible réinterprétation sémantique de l'importation. Il s'agit d'examiner en particulier, le changement qu'une importation de culture a induit dans le contexte de réception et, inversement, l'effet positif de ce contexte de réception sur le sens de l'objet. On se situe donc à mi-chemin entre herméneutique et sociologie de la culture.

La question du changement sémantique associé au transfert culturel trouve un prolongement dans l'utilisation de termes qui se ressemblent dans plusieurs langues et sont considérés comme équivalents mais ont des significations différentes dans des contextes différents. C'est sans doute le cas pour l'ensemble du vocabulaire des sciences humaines et sociales. On prétend que le mot philosophie a le même sens dans l'Allemagne et la France du XIX<sup>e</sup> siècle, pour s'émerveiller de la transformation radicale d'un traité philosophique allemand par sa traduction en français et dans le contexte français de création de sens. Le chercheur intéressé par les transferts culturels est guidé par la conscience que les termes utilisés dans les sciences humaines et sociales dans les différents pays européens empêchent la communication jusqu'à ce que leur sens spécifique ait été clarifié par une étude historique du terme. L'histoire conceptuelle développée par le théoricien allemand de l'histoire Reinhart

<sup>1</sup> ESPAGNE, Michel. *Les transferts culturels Franco-allemands*. Paris: PUF, 1999.

Koselleck (1923-2006)<sup>2</sup> est donc de la plus grande utilité pour la recherche de transfert, avec la restriction que cette histoire doit être transnationale.

Une autre question controversée est celle du sujet observateur dans un processus de transfert. Tout travail en sciences humaines ou sociales est confronté à cette question de perspective, qui peut être décrite comme un obstacle majeur par rapport aux études comparatives. Dans l'histoire nationale aussi, le point de vue de l'historien façonne le cours de son récit et doit donc être analysé. Avec chaque historiographie transnationale, cependant, le problème devient encore plus perceptible. Le chercheur peut à tout moment être suspecté de projeter sur le contexte étranger le système de catégories dans lequel il a été socialisé scientifiquement de telle manière que la pertinence de ses résultats devient douteuse. À proprement parler, on ne pourrait rechercher que sa propre hybridité, c'est-à-dire les processus de transfert dont est issue sa propre identité culturelle provisoire, car alors la réflexion sur ses propres prérequis est donnée dans le processus de recherche lui-même. Cependant, le risque d'une réflexion insuffisante dans la présentation de configurations transnationales peut être réduit par deux facteurs. D'une part, la socialisation scientifique en Europe n'est plus limitée au niveau strictement national. Les mêmes auteurs ou approches théoriques sont de plus en plus considérés comme des sources et des autorités. D'autre part, l'aide nécessaire contre le biais des points de vue subjectifs peut être attendue d'une histoire interculturelle des humanités.

Parmi les traces matérielles d'un transfert culturel figurent certainement les collections de livres, qui acquièrent à cet égard leur plus grande importance lorsqu'elles se trouvent très loin de leur lieu de fabrication. La vente de livres à l'étranger marque les traces d'un transfert culturel possible, voire probable. Une recherche systématique des fonds étrangers n'a été entreprise dans les bibliothèques européennes que depuis quelques années, où il faut rechercher non seulement l'existence des fonds mais aussi leur origine et la politique d'acquisition, une question qui se poursuit jusqu'à nos jours.<sup>3</sup> Certes les livres étrangers rassemblés dans les grandes bibliothèques depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle peuvent être simplement oubliés et ne passer du statut de mémoire latente au statut de mémoire active que lorsque les conditions sont favorables. Mais les revues de critique systématique des corpus étrangers, comme les *Göttingische Gelehrte Anzeigen* [Annonces savantes de Göttingen], alimentées notamment par les innombrables comptes rendus de lecture du médecin et critique littéraire Albrecht von Haller (1708-1777) ou *l'Année Sociologique* (1898-1925) d'Emile Durkheim à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle montrent bien le souci permanent de passer à la mémoire active.

Le passage à la mémoire active correspond à une forme de recreation des livres importés. La tentative de créer une figure d'écrivain étranger important selon les propres besoins du contexte d'accueil, comme ce fut le cas pour Diderot en Allemagne à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, est aussi à comprendre comme une conséquence de l'histoire du livre. Des recherches pertinentes ont récem-

<sup>2</sup> KOSELLECK, Reinhart. *Vergangene Zukunft. Zur Semantik geschichtlicher Zeiten*. Francfort-sur-le-Main: Suhrkamp, 1979; KOSELLECK, Reinhart et alii. *Geschichtliche Grundbegriffe*. Stuttgart: Klett Cotta, v. 8, 1972-1997.

<sup>3</sup> RAMEL, Nathalie. La constitution de fonds étrangers en bibliothèques publiques l'exemple allemand. *Bulletin des Bibliothèques de France* (BBF), n. 6, p. 28-34, 1993.

ment montré comment, à partir des livres de Diderot dans les bibliothèques privées, à partir des critiques publiées dans les diverses publicités savantes et parfois copiées les unes des autres, s'est construit un Diderot spécifiquement allemand qui n'était pas moins légitime que le modèle français mais avait l'air très différent.<sup>4</sup> La combinaison de l'histoire du livre et de la recherche de transfert permet de retracer les processus d'appropriation et de réinterprétation de figures centrales des cultures européennes.

Les réécritures opérées dans les contextes de réception peuvent contribuer à créer une identité littéraire du contexte producteur des textes. Comme l'a montré récemment Sébastien Rozeaux dans sa thèse *La genèse d'un grand monument national: littérature et milieu littéraire au Brésil à l'époque impériale (1822-1880)*<sup>5</sup>, une histoire littéraire peut parfaitement prendre ses racines dans des publications de périodiques étrangers, dans une interaction durable avec ces périodiques étrangers. Le romantisme brésilien naît d'une connivence avec le libéralisme français, comme si l'altérité était une composante essentielle dans la construction d'une identité littéraire, elle-même destinée à fonder l'identité nationale. Quiconque chercherait aujourd'hui sur la Chine, l'Inde, la Russie ou l'Afrique les matériaux pour une auto-perception de ces espaces à partir des articles publiés dans les grands journaux français, allemands ou anglais se heurterait dans bien des cas à la diffusion de textes de propagande largement pré-formatés, exprimant les attentes des classes gouvernantes du pays dans lequel les périodiques en question ont été produits. De façon bien plus frappante qu'au XIX<sup>e</sup> siècle les médias sont soumis à des considérations géopolitiques et visent à obscurcir l'image de pays voire à remettre en cause les auto-perceptions culturelles des pays concernés. On ne peut guère imaginer que les prises de position sur la Chine conçues et publiées dans *Le Monde* par un journaliste issue de l'École de Communication qu'est en fait l'École des Sciences Politiques soient utilisées par des lecteurs chinois pour imaginer une modification de la situation locale. Le spécialiste des tribunes sur la Chine dans le journal *le Monde*, exprimant son rejet du pays à longueur de colonnes, est allé si loin qu'une réaction officielle de l'Ambassadeur de Chine particulièrement virulente en a fait un incident diplomatique. Le rôle des médias les mieux implantés se modifie profondément dans les transferts culturels au cours des âges.

### Heine, journaliste allemand à Paris

Pourtant l'histoire de la presse au XIX<sup>e</sup> siècle et durant une large partie du XX<sup>e</sup> siècle est pour une part une histoire de production journalistique consacrée à des pays étrangers et visant à transformer le pays du journaliste lui-même, comme si l'étranger était naturellement une composante dans les évolutions souhaitée dans le contexte du journaliste. Un cas particulièrement passionnant est celui des articles sur la France de la Monarchie de Juillet rédigés par l'écrivain allemand Heinrich Heine et publiés dans la *Gazette d'Augsbourg*

<sup>4</sup> SAADA, Anne. *Inventer Diderot: les constructions d'un auteur dans l'Allemagne des Lumières*. Paris: CNRS-éditions, 2003.

<sup>5</sup> Thèse (Doctorat en Histoire Contemporaine), Université Lille Nord de France, Lille, 2012.

entre 1840 et 1844.<sup>6</sup> Plus tard ces articles ont été regroupés dans un volume *Lutetia* (1854) qui donne un panorama complet de ce que le modèle de la France des années 1840 pourrait apporter à l'Allemagne. Une version française différente sur certains points, intitulée *Lutèce* (1855), montre au public français ce que l'Allemagne attendait de la France. Elle présente la situation sociale de la France sous un jour plus critique que la version allemande, comme si la langue étrangère était pour l'écrivain journaliste Heine une langue des confidences. Un système de miroirs destiné à transformer chaque culture d'après les enseignements d'une analyse critique de la culture voisine s'est en tout cas mis en place. Il a été rendu plus complexe encore par le fait qu'entre les articles et leur réécriture en un volume a eu lieu la révolution de 1848 à Paris, ce qui a modifié quelques perspectives et favorisé une réécriture rétrospective. Il faut aussi ajouter que l'éditeur de la *Gazette d'Augsbourg* où paraissent les articles de Heine, Johann Friedrich Cotta (1764-1832), a aussi été l'éditeur de Goethe, Schiller, Fichte Kleist, Jean Paul Richter et bien d'autres représentants de la littérature allemande. Heine n'était pas le seul journaliste allemand à Paris contribuant à ce journal, mais peut-être le plus représentatif et les autres publications éditées par Cotta sont révélatrices des ambitions de son journal.

Prenons un exemple. En mai-juin 1840 deux événements occupent par exemple l'attention du public parisien, le retour à Paris de la dépouille de Napoléon, mort en 1821 à Sainte Hélène, et l'affaire dite des Juifs de Damas, accusation de meurtres rituels portée contre la population juive de cette ville du Moyen-Orient avec la quasi-complicité du consul de France, le Comte de Rattimenton. Dans son article du 20 mai 1840 Heine commence par louer les talents politiques du ministre Thiers qui, dans un discours à la chambre, a évoqué les problèmes de la betterave à sucre mais aurait aussi bien pu avec la même clarté traiter de la philosophie allemande et de l'œuvre de Hegel et de Schelling. Il passe ensuite à l'enthousiasme populaire provoqué par la question des cendres de Napoléon, un enthousiasme que le ministre Thiers sait utiliser à son profit. Certes il semble que Heine offre simplement un tableau d'une monarchie parlementaire au bord de la Seine et des stratégies déployées par Thiers pour se maintenir au pouvoir, mais d'une part il suggère que la philosophie allemande serait un outil bien utile pour comprendre la situation qui prévaut au bord de la Seine, et d'autre part il montre à ses lecteurs allemands vivant dans le cadre de la Sainte Alliance un régime parlementaire.

Le 30 mai 1840 Heine aborde de nouveau la question de Napoléon. C'est l'occasion d'évoquer les réserves de figures de la vie littéraire comme Benjamin Constant, Chateaubriand et surtout Madame de Staël, l'auteur de *De l'Allemagne* (1813), vis-à-vis de l'Empereur. D'une certaine manière le discours sur l'ombre de Napoléon tenu par l'écrivain allemand de Paris concerne aussi l'Allemagne. On pourrait dire la même chose à propos de l'affaire des Juifs de Damas qui occupe l'article du 27 mai 1840. Ici Heine reprend des notes de journaux allemands qui évoquaient l'engagement des Juifs parisiens en faveur de leurs coreligionnaires de Damas; Heine prétend qu'il ne manquerait pas de les louer pour cet engagement si c'était bien le cas mais les Juifs parisiens lui

<sup>6</sup> ESPAGNE, Michel. *Federstriche. Die Konstruktion des Pantheismus in Heines Arbeitshandschriften*. Hambourg: Hoffmann und Campe Verlag, 1991.

semblent davantage intéressés par l'avenir des compagnies de chemin de fer que par le sort des Juifs de Damas. Mais c'est tout de même l'occasion de louer l'attitude de la maison Rothschild et surtout la décision de l'avocat Adolphe Crémieux, défenseur d'un judaïsme français moderne, de partir en Egypte pour assister à un éventuel procès devant le Pacha Mehemet Ali. On a affaire à un discours à plusieurs niveaux. D'une part Heine exprime quelques réserves vis-à-vis de l'intérêt des Juifs parisiens pour les affaires. Mais en même temps il révèle l'existence d'une bourgeoisie juive occupant à Paris une situation dominante dans la modernisation de la société, ce qui n'est pas encore le cas en Allemagne, et d'autre part il révèle l'intérêt de figures comme Crémieux pour une émancipation complète. Là encore l'article décrivant Paris relève à bien des égards d'une tentative de donner des perspectives nouvelles aux lecteurs allemands. L'ensemble des articles qui composent le recueil de *Lutèce* vise à une interpénétration et imbrication de deux espaces culturels chacun servant de miroir à l'autre et surtout chacun s'appropriant l'autre pour le transformer. L'article du 20 juin 1842 évoque un événement en apparence mineur. Une séance de l'Académie des Sciences Morales et Politiques consacrée à l'œuvre de Destutt de Tracy (1754-1836), représentant du courant matérialiste des Idéologues. C'est pour Heine l'occasion de rappeler que Napoléon était curieux de la philosophie de Kant mais se méfiait beaucoup des Idéologues. Il aurait dû plus légitimement se méfier, suggère Heine, de la philosophie allemande qui engendrerait des révolutions plus sérieuses que le matérialisme français épuisé. Et dans l'article du 15 juin 1843 qui sera une sorte d'appendice à *Lutetia* Heine va plus loin encore et s'engage dans la recherche d'un philosophe français qui pourrait être un philosophe de qualité ou de nature allemande. Comme souvent chez Heine la question formulée, celle de l'éclairage de la société française par la philosophie allemande pour le plus grand profit de lecteurs allemands, est plus importante que le jugement final. Deux espaces culturels tendent à se féconder mutuellement.

### Revue française de philosophie allemande

Si les textes de Heine sur la France des années 1840 sont principalement parus dans la *Gazette d'Augsbourg*, ceux sur l'Allemagne sont aussi parus dans le grand périodique généraliste parisien au XIX<sup>e</sup> siècle, la *Revue des Deux Mondes*. Heine y publia notamment ses réflexions sur la philosophie allemande, première mouture de son grand ouvrage sur *l'Histoire de la religion et de la philosophie en Allemagne* (1834).

Cette utilisation des périodiques pour évoquer la philosophie allemande va être une constante de plusieurs revues.<sup>7</sup> La *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger* et la *Revue de Métaphysique et de Morale* vont très largement contribuer à donner forme à la vie intellectuelle française des années 1870 aux années 1920 à partir d'un débat incessant avec les courants plus anciens ou contemporains de la pensée et des sciences sociales allemandes.

La *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, qui paraît à partir de 1876, chez les deux grands éditeurs d'ouvrages sur l'Allemagne, d'abord

<sup>7</sup> ESPAGNE, Michel. *En deçà du Rhin: l'Allemagne des philosophes français au XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris: Cerf, 2004.

Germer-Baillière puis Félix Alcan est au cœur du dispositif de la maison Alcan en matière philosophique. Elle permet de faire connaître auprès d'un large public les sujets abordés dans la *Bibliothèque de Philosophie Contemporaine*, série d'ouvrages portant largement sur les interactions franco-allemandes et publiés également chez Alcan. Elle recense largement la littérature étrangère. Elle milite enfin pour une spécialisation du domaine de la philosophie autour de disciplines récentes, en particulier la psychologie qui est devenue en Allemagne avec Wilhelm Wundt (1832-1920) ou Gustav Fechner (1801-1887) la science de référence. La *Revue Philosophique* a en effet comme principal adversaire le cousinisme, la pensée de Victor Cousin, la rhétorique spiritualiste sans objet précis dont les jeunes philosophes parvenant à leur maturité intellectuelle au moment de la guerre de 1870 ne supportent plus le monopole. La *Revue Philosophique* marque surtout la connivence de deux hommes, Alcan (1841-1925) et Théodule Ribot (1839-1916).

Fils d'un pharmacien breton entré à l'école normale en 1862 Ribot a suivi à la Sorbonne les cours d'Elme Caro qui avait publié des livres sur la pensée de Goethe et de Schopenhauer, mais aussi le début de l'enseignement du kantien Jules Lachelier (1832-1918). Après l'agrégation qu'il passe en 1865, il enseigne dans des lycées avant de soutenir sa thèse *L'hérédité, étude psychologique* en 1873<sup>8</sup> qui n'est acceptée par la Sorbonne qu'avec quelques réserves. À partir du moment où il fonde en 1876 la *Revue Philosophique* Ribot, importateur en France de la psychologie allemande, fait de sa collaboration avec la maison de l'éditeur juif ashkénaze, venu de Metz, Félix Alcan, une activité à plein temps. Il restera directeur de la revue jusqu'en 1916, date à laquelle il est remplacé par Lucien Lévy-Bruhl (1857-1939), lui-même historien de la philosophie allemande et auteur d'un livre sur le philosophe allemand Heinrich Jacobi. La carrière de Ribot a connu son principal tournant en 1888 grâce à ses relations amicales avec Ernest Renan, lorsque celui-ci, alors administrateur du Collège de France, obtint du Ministère, à l'intention de Ribot, la création d'une chaire de psychologie expérimentale et comparée. Un autre tournant est marqué par la création en 1893 de la *Revue de Métaphysique et de Morale*, revue de jeunes gens riches et métaphysiciens, revue "transcendante, universitaire et sorbonnarde" dans laquelle Ribot ne pouvait pas ne pas voir une concurrence. Dans les années qui précèdent et suivent la fondation de sa propre revue, Ribot fréquente les hôpitaux psychiatriques de la Salpêtrière, de Sainte Anne, les cours de Charcot, les enseignements sur le système nerveux donnés à la Sorbonne et s'efforce de construire une identité disciplinaire nouvelle, celle du psychologue.

Certes le poids de la psychologie dans la revue est sensible et se situe au meilleur niveau des discussions internationales quand dès 1877 la revue prend position dans la polémique de Ewald Hering, professeur de physiologie à Prague, contre la loi de Gustav Fechner à propos de la notion de psychophysique, de mesure de phénomènes mentaux à partir de leurs corrélats physiologiques. Ribot va naturellement se servir de la revue comme banc d'essai avant la publication de ses propres textes. Pourtant on aurait tort de se représenter la revue de Ribot comme un organe monolithique ou les relations entre les deux revues comme particulièrement tendues et les choix intellectu-

<sup>8</sup> Thèse (Doctorat en psychologie scientifique), Université Sorbonne, Paris, 1873.

els de Ribot comme exclusifs. Certes la *Revue Philosophique* s'ouvre sur un article d'Hippolyte Taine, lui aussi importateur notable de psychologie allemande et d'hégélianisme mêlés, consacré à une question de psychologie, se réclamant d'emblée d'un état d'esprit scientifique et positif. Mais à la suite vient un article de Paul Janet sur les causes finales qui met en évidence la volonté d'ouverture de la revue. Il y aura même à partir de 1893 de nombreux échanges entre la *Revue de Métaphysique et de Morale* et la *Revue Philosophique*, le premier cercle des collaborateurs d'un des deux organes ayant à cœur de publier également dans l'autre. On peut observer par exemple que la *Revue Philosophique* publie sous l'influence de Lévy-Bruhl des articles du kantien Léon Brunschvicg, du médiéviste Etienne Gilson, de l'immigré orthodoxe Léon Chestov. Ribot reste avant tout un philosophe plus qu'un scientifique et son intérêt pour Schopenhauer suffirait à illustrer cette persistance de la référence philosophique. Car la psychologie doit être dégagée, notamment dans le domaine allemand, d'une gangue métaphysique dans laquelle elle serait encore emprisonnée chez Herbart, Lotze, Fechner, Lazarus, Steinthal et c'est notamment à cette extraction que va s'employer Ribot, la *Revue Philosophique* étant l'outil d'une appropriation et d'une resémantisation en même temps de la philosophie allemande.

En dépouillant la *Revue Philosophique* on rencontre bien évidemment des articles concernant la psychologie allemande. Dès la première année Théodule Ribot consacre un article à la psychologie de Herbart et trois ans plus tard on trouve un nouvel article sur Herbart, sa vie et sa philosophie. Plusieurs contributions abordent en détails l'œuvre du psychologue allemand Lotze. Mais aussi bien à propos d'Herbart que de Lotze, on peut dire que la psychologie reste liée à des considérations purement philosophiques. La psychologie empirique n'est pas absente, et le Français collaborateur de Wilhelm Wundt, grand psychologue expérimental de Leipzig, Victor Henri, décrit les laboratoires de psychologie expérimentale en Allemagne ou aborde un problème aussi précis que "les actions d'arrêt dans les phénomènes de la parole"<sup>9</sup> ou "de la suggestibilité naturelle chez les enfants".<sup>10</sup>

La *Völkerpsychologie* [psychologie des peuples] de Wundt grand ouvrage à la limite de la psychologie et de l'anthropologie est aussi recensée dans la revue. Mais qu'on s'occupe de la *Völkerpsychologie* ou qu'on aborde la métaphysique chez Wundt il y a une propension évidente à traiter de la psychologie empirique d'un point de vue encore philosophique, d'une philosophie où le criticisme s'efforce de sauver la métaphysique jusque dans l'histoire des sciences. Dès 1877 Emile Boutroux, l'un des maîtres à penser de la future *Revue de Métaphysique et de Morale*, y présente la théorie de l'histoire de la philosophie du néokantien Edouard Zeller.

Alfred Fouillée, un des introducteurs de Nietzsche en France, évoque dès 1881 la place de la philosophie néokantienne en France. Le même, lorsqu'il aborde la question des origines de notre structure intellectuelle et cérébrale, s'efforce d'articuler une étude du kantisme avec des considérations sur l'évolutionnisme. Henri Lévy-Bruhl parle en 1894 de Jacobi. Auguste Penjon dans

<sup>9</sup> Voir ZELLER, Edouard. Première partie: La philosophie des Grecs avant Socrate In: *La philosophie des Grecs considérée dans son développement historique*. Paris: Hachette, 1882.

<sup>10</sup> GUEROUULT, Martial. Fichte et Xavier Léon. *Revue Philosophique de la France et de L'étranger*, n. 136, 1946, p. 170-207.



un article, “Une forme nouvelle de criticisme (African. Spir)”, procède à une défense et illustration de son ami kantien russe germanophone dont il a procuré une traduction. Même la philosophie à la mode d'Edouard von Hartmann, explorateur de l'inconscient, ou celle de Nietzsche ont droit de cité dans une revue qui se veut un espace de scientification du discours philosophique. Il y a des thèmes philosophiques auxquels la revue se consacre volontiers. La question du monisme en Allemagne abordée par exemple par Désiré Nolen, traducteur de Wundt ou du néo-kantien Lange, permet de concilier une réflexion sur les sciences et sur la philosophie. Il en va de même des problèmes épistémologiques. Nolen s'intéresse aussi aux logiciens allemands.

À côté de la scientification par la psychologie la *Revue philosophique* cherche aussi à favoriser un virage de la philosophie vers la sociologie. La référence allemande joue dans ce virage un rôle important. Avant de publier ses contributions sur la méthode sociologique dans sa généralité Durkheim fait paraître un long article sur “La science positive de la morale en Allemagne” qui est un bilan de son propre séjour dans les universités et séminaires d'outre-Rhin. À côté de Durkheim le sociologue franco-hispano-russe formé en Allemagne et marqué par l'esprit du positivisme, Eugène de Roberty (1843-1915), est l'auteur de nombreuses contributions qui situent la sociologie dans une tension entre théorie durkheimienne et pur positivisme. L'accueil dans les revues françaises de philosophie de la pensée allemande détermine un virage vers les sciences sociales dans l'histoire intellectuelle française.

C'est précisément à ses ambiguïtés et aux nombreuses tensions qu'elle véhicule que la *Revue Philosophique* doit son intérêt dans une étude de la référence à l'Allemagne. Un des éléments de cette ambiguïté est la place considérable accordée à l'esthétique. Charles Bénard, l'introducteur en France de l'esthétique hégélienne et de la philosophie de Schelling est un infatigable auteur de contributions à une esthétique marquée il est vrai par des phénomènes d'effritement. À côté de cette référence à la tradition de pénétration de l'esthétique allemande on trouve des articles qui, rappelant la relation entre esthétique, *aisthesis* et psychologie de la perception, font une articulation entre philosophie et psychologie. Pendant plus de quinze ans la *Revue Philosophique* de Ribot prépare cette coïncidence de curiosité épistémologique et de sauvetage de la métaphysique qui caractérise la *Revue de Métaphysique et de Morale*. La référence à l'Allemagne est liée aux deux niveaux, à celui de la référence proprement philosophique comme à celui des sciences psychologiques ou sociales.

La *Revue de Métaphysique et de Morale* est fondée, elle, en 1893 avec d'une part la volonté de faire contrepoids à la *Revue philosophique* de Ribot et d'autre part avec l'ambition moins clairement affirmée de poursuivre l'entreprise néocriticiste de la *Critique philosophique* de Renouvier qui cesse de paraître en 1889. À la base de cette fondation il y a un homme Xavier Léon, un réseau d'amis issus de la meilleure bourgeoisie parisienne qui pour une large part d'entre eux se sont rencontrés dans les classes du lycée Condorcet que fréquenta aussi Marcel Proust à la fin des années 1880. Xavier Léon, fils d'un médecin aux armées que sa santé fragile avait détourné de l'agrégation de philosophie et de l'enseignement, fut le spécialiste de Fichte, auquel il consacra deux ouvrages marquants, tentant essentiellement de situer le héraut du nationalisme allemand dans la continuité d'un engagement jacobin et de le “sauver” des dérives nationalistes de l'Allemagne wilhelminienne, de trans-

former le champion du nationalisme allemand en fervent partisan du républicanisme français et en référence fondatrice de la nation française. Mais il était surtout animé par une idée de l'amitié philosophique qui le poussa non seulement à consacrer sa fortune personnelle à la revue mais encore à fonder la Société française de philosophie et à initier les premiers congrès philosophiques internationaux. Parmi les proches de Xavier Léon il convient de citer les noms de, Louis Couturat le spécialiste de Leibniz, d'Auguste Penjon, le traducteur de la philosophie allemande, de Célestin Bouglé (1870-1940) qui comme Durkheim rechercha en Allemagne, où il avait été étudiant, les sources de la sociologie et écrivit un livre sur ses études en Allemagne. Si ces jeunes gens formaient un groupe d'intellectuels très actifs, ils avaient besoin de patronages officiels. Ils les reçurent notamment d'Emile Boutroux, principal enseignant de philosophie allemande à Paris et de Jules Lachelier, incarnation d'un néokantisme, mais aussi du schellingien Félix Ravaisson. Ce dernier reçut fort bien le projet de Xavier Léon et accepta dès le premier numéro de commenter dans un article substantiel le titre même de la revue, un titre visiblement inspiré des intérêts fichtéens du directeur. Par Ravaisson la revue renouait avec la tradition spiritualiste post-schellingienne dont l'auteur du traité sur *L'habitude* (1838) était le principal représentant. Pourtant l'habileté des éditeurs consista à ne pas se laisser enfermer entre une prise de position en faveur de la métaphysique et un positivisme scientifique qu'aurait représenté la *Revue Philosophique*. L'histoire des sciences joue un très grand rôle dans la *Revue de Métaphysique et de Morale* à laquelle on reprocha plutôt de laisser dès les premiers numéros trop de place à la logique, aux mathématiques, à l'épistémologie des sciences. Au demeurant le cercle des principaux collaborateurs de l'une des deux grandes revues a aussi accepté de publier dans l'autre. Ainsi Lucien Lévy-Bruhl, futur directeur de la *Revue de Philosophie* après Ribot, travailla également pour la *Revue de Métaphysique et de Morale*.

L'ouverture de la *Revue de Métaphysique et de Morale* aux sciences se complète par un souci de ne pas exclure les sciences sociales naissantes. C'est ainsi que Durkheim a pu, comme Bergson, se retrouver dans la liste des collaborateurs, ou que Célestin Bouglé fait paraître en 1894-1895 des articles sur les sciences sociales en Allemagne, plus particulièrement sur les sociologues Simmel et Ihering. Parmi les contributeurs les plus assidus, le leibnizien Louis Couturat fournit trente-six contributions, la remise en vigueur de la métaphysique sous les auspices de Fichte impliquait un intérêt soutenu pour la philosophie allemande et parmi les contributeurs les plus marquants plusieurs sont des germanisants. C'est ainsi que Théodore Ruysen (1868-1967), auteur de travaux sur Kant et Schopenhauer mais surtout concepteur de la solidarité internationale et de la société des nations<sup>11</sup>, a publié vingt-six articles dont plusieurs consacrés à la philosophie allemande.

Le psychologue germanisant et spécialiste du mysticisme H. Delacroix intervient avec quinze articles dont un est consacré à la formation de l'idéalisme magique chez le poète romantique Novalis (1908), mais les seize articles du germaniste Charles Andler marquent une présence plus intense. La référé-

---

<sup>11</sup> LORRAIN, Sophie. *Des pacifistes français et allemands pionniers de l'entente franco-allemande (1870-1925)*. Paris: L'Harmattan, 1999.

rence allemande se construit aussi autour des articles de l'hégélien Georges Noël qui au milieu des années 1890 écrit plusieurs textes sur la logique hégélienne. Elle se construit autour des nombreux apports de Victor Delbos (1862-1916) dont beaucoup des vingt-sept contributions publiées portent sur l'Allemagne. Il faut signaler en particulier la série intitulée "les facteurs kantien de la philosophie allemande" qui paraît après sa mort de 1919 à 1928 mais aussi une présentation de Husserl. Victor Delbos est sans doute l'un des meilleurs connaisseurs de l'idéalisme allemand parmi les collaborateurs de la revue. L'élaboration de la référence allemande passe aussi bien par les divers textes que fournit l'Italien Croce sur l'Allemagne. Elle passe par les articles que le philosophe vitaliste et prix Nobel allemand Rudolf Eucken a accepté de fournir à ses amis français.

Avec ses trois-cent-vingt abonnés vers 1893, ses six-cents abonnés vers 1906, la *Revue de Métaphysique et de Morale* était devenue un des premiers vecteurs d'information sur la philosophie allemande. L'étude de la relation à une culture étrangère développée dans la presse et dans les revues constitue un marqueur particulièrement éloquent des mouvements de transfert. On peut en fonction du nombre d'articles et de leur longueur parvenir à les quantifier. Mais ce n'est peut-être pas la dimension la plus importante. La presse et les revues permettent de suivre des stratégies complexes de modification et d'adaptation des éléments importés, de transformation des cultures autres en miroir, d'instrumentalisation en vue de réformer le contexte de la culture d'accueil.

La dynamique des processus de transfert, étudiés initialement à partir de l'espace franco-allemand, ne doit pas être comprise comme une tentative de répéter les caractéristiques de l'histoire nationale au niveau d'un ensemble plus vaste, européen, comme si les universitaires en sciences humaines n'avaient qu'à remplir le mandat tacite de l'UE et à documenter l'unité culturelle de l'Europe. À partir d'observations de processus d'hybridation ou de réinterprétation d'idées importées, la recherche sur les transferts s'attache à renouveler l'histoire des humanités. Elle insiste sur le rôle de médiation et traite de la hiérarchie des déterminations spatiales (nation, région, ville); elle s'efforce de décrire les interdépendances complexes entre plusieurs contextes systémiques.

Dans la mesure où la méthode du transfert pourrait enclencher une historiographie centrée sur les transitions, elle s'immunise contre le danger soit de produire un tout indifférencié, soit d'isoler un espace européen du monde extérieur. Des premiers peintres mexicains, qui ont trouvé une source d'inspiration dans les Métamorphoses d'Ovide, en passant par Goethe lecteur de Hafiz ou les peintres du XIX<sup>e</sup> siècle français attirés dans les rêves orientaux par la conquête de l'Algérie, jusqu'à l'adoption de l'art d'Afrique noire dans le cubisme, les processus de transfert ne sauraient en aucun être restreints à l'Europe. Si la recherche de transferts indique que l'histoire culturelle européenne devrait être ouverte comme un nouvel atelier, alors cet atelier refuse évidemment de minorer la communication avec le reste du monde. Qu'il s'agisse des monuments architecturaux babyloniens de l'île aux musées de Berlin ou de l'obélisque parisien de Louqsor, les objets de prestige des capitales européennes pointent vers des mécanismes d'importation qui nous emmènent aussi bien au-delà des frontières européennes.

*Artigo recebido em 2 de março de 2024. Aprovado em 12 de março de 2024.*